

Le bataillon de Neuchâtel pendant l'empire : souvenirs d'histoire nationale [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **10 (1865)**

Heft 18

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-330597>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE

SUISSE

dirigée par

E. RUCHONNET, capitaine fédéral d'artillerie; E. CUENOD, capitaine fédéral du génie.

N° 18. Lausanne, le 15 Septembre 1865. X^e Année.

SOMMAIRE. — Le bataillon de Neuchâtel pendant l'empire (*suite*). — Question du chargement par la culasse. — Nouvelles et chronique.

SUPPLÉMENT. — REVUE DES ARMES SPÉCIALES.

LE BATAILLON DE NEUCHATEL PENDANT L'EMPIRE.

SOUVENIRS D'HISTOIRE NATIONALE.

(*Suite.*)

Le bataillon de Neuchâtel quitta Vienne vers le mois de novembre et fut dirigé vers l'Espagne; il arrivait à Bayonne en janvier 1810, après un voyage de trois mois d'hiver.

Joseph, roi d'Espagne, écrivait à son frère le 19 janvier 1809 :

« Je ne suis roi d'Espagne que par la force de vos armes, je pourrais le devenir par l'amour des Espagnols; mais pour cela il faut que je gouverne à ma manière. Je vous ai entendu dire souvent, chaque animal a son instinct, chacun doit le suivre. Je serai roi comme doit l'être le frère et l'ami de Votre Majesté, ou je retournerai à Morte-Fontaine ⁽¹⁾, où je ne demanderai rien que le bonheur de vivre sans humiliation et de mourir avec la tranquillité de ma conscience. »

Cette lettre intime donne une idée du poids de la couronne sur la tête de Joseph, qui n'avait jamais demandé à être roi. Cette royauté fut pour Joseph une coupe d'amertume qu'il but jusqu'à la lie. L'insurrection partout, la confiance nulle part, avaient amené une anarchie qui offre peu de pendants dans l'histoire.

(1) Campagne de Joseph Bonaparte près Seelis.

Si après le traité de Vienne, Napoléon ne vint pas lui-même prendre le commandement des troupes en Espagne, c'est qu'il fallait la couvrir d'armées qui devaient avoir chacune un but particulier d'opérations, et que chaque maréchal, dans l'esprit de l'empereur, était apte à agir par lui-même sans commandement central. — Bessières, Augereau, Macdonald, Suchet, Masséna, Victor, Mortier, Sebastiani, Soult, Marmont et Drouet d'Erlon furent à la tête de ces armées de 1810 à 1811, et s'ils n'arrivèrent pas à pacifier le pays, c'est qu'il est des choses qui sont plus fortes que les canons et les baïonnettes, c'est que le sentiment national avait créé des armées sur lesquelles Charles IV et Ferdinand VII n'avaient jamais compté; c'est que la haine du gouvernement français avait donné à l'insurrection un ensemble contre lequel aucune armée n'eût pu résister.

Après la bataille d'Ocana et la prise de Girone en Catalogne, la campagne semblait terminée: l'armée régulière espagnole était battue. Tout faisait espérer la paix, mais lorsque la seconde campagne d'Autriche fut engagée et que la junte insurrectionnelle fut bien assurée que la présence de l'empereur était de longtemps impossible en Espagne et qu'aucun renfort de troupes ne pouvait arriver, la junte de Séville annonça la convocation des Cortès; Joseph voulut frapper l'insurrection au cœur; il marche sur l'Andalousie qu'il conquiert en trois mois, mais en 1810 la révolte recommence en Aragon, en Catalogne et dans les provinces de Valence. On annonça l'arrivée de l'empereur à l'armée; les vainqueurs d'Essling et de Wagram arrivaient en grande hâte vers l'Espagne. La vieille garde et la jeune garde étaient en route avec 20,000 hommes. Le bataillon de Neuchâtel marche avec la garde; il arrive à Bayonne les premiers jours de janvier 1810.

Napoléon écrit à Berthier, de Paris, le 11 janvier 1810:

« Mon cousin,

« Je vous ai envoyé ce matin par un de mes pages une dépêche contenant des ordres pour différents mouvements de troupes de mes armées d'Espagne.

« 8^{me} corps en Biscaye. Le général Regnier continuera à avoir son quartier-général à Vittoria, à organiser l'organisation de ses trois brigades et à diriger tous les mouvements nécessaires pour réprimer les rebelles de la Navarre et de la Biscaye: enfin, pour maintenir les communications avec Santander par Frias avec Burgos, Tudela et Pampelune, celles de Tudela à Burgos, etc..... vous ferez connaître que mon intention est de réunir tout le 8^{me} corps à Logrono, etc.....

« *Dispositions diverses*: Vous donnerez ordre au bataillon de Neuchâtel et à tout ce qui se trouve à Bayonne, appartenant au quartier-général et au premier bataillon du train chargé de 180,000 paires de souliers de partir de Bayonne et de se rendre à Vittoria, où ils resteront jusqu'à nouvel ordre.

« La compagnie des guides, les chevaux d'état-major et la moitié des miens partiront de Bayonne sous l'escorte du bataillon de Neuchâtel. — Etc. »

Le bataillon du prince Berthier, après un long et pénible voyage, s'arrêta donc à Bayonne, puis fut dépêché à Vittoria en vertu de l'ordre ci-dessus, puis ensuite à Burgos, où il tint garnison plus de sept mois. — La Vieille Castille, la Navarre, la Biscaye étaient en insurrection permanente. — Ici commence pour nos soldats cette histoire poignante, dramatique, sombre sous un beau ciel, lutte individuelle de chacun contre un ennemi qui était partout, dans le paysan, dans l'hôte, qui échangeait souvent le billet de logement du soldat contre un coup de hache ou de poignard, dans le guide qui, sacrifiant sa propre vie, conduisait des détachements dans les embuscades des guérillas. Nous plaignons ici sincèrement les soldats français, instruments de l'ambition d'un homme ; nous nous apitoyons sur le sort des Neuchâtelois, victimes innocentes de cette lutte formidable, et cependant nous admirons cette défense héroïque, cet acharnement de la haine, cette lutte de l'Espagne entière contre l'armée française, qui entrant en amie sur son territoire, s'empare par surprise des places fortes d'un royaume qui n'avait jamais songé à être l'ennemi de la France.

La défense du sol espagnol dans la mesure du droit des gens eût été noble et héroïque, si elle n'eût été entachée d'horreurs indignes de l'humanité, et cependant malgré ses taches elle est admirable dans son ensemble. La France de 1814 a été moins grande que l'Espagne de 1808 à 1812.

Demandez aux derniers représentants de ce bataillon de Neuchâtel, dont nous écrivons aujourd'hui l'histoire, quelle fut la plus terrible de leurs campagnes. Celle d'Espagne, répondront-ils. Médina, Zamora, Benavente, Ledenna dépassent de beaucoup pour eux les malheurs du passage de la Bérésina, de Krasnoï, de Leipzig et de la campagne de France. — Mina et ses guérillas étaient plus redoutés de nos soldats que les régiments entiers rangés en bataille.

Ici l'ennemi était partout. Le sol entier était miné par la haine d'un peuple, haine terrible et sanguinaire.

Un détachement de prisonniers français, après la capitulation de Baylen était interné à Enguilard, petite ville près de Moron. Un prêtre monte en chaire et engage le peuple à massacrer ce détachement. « Les Français, leur dit-il, sont les fils de l'enfer, tuez-les et vous gagnerez le ciel. » (1)

Les Français incendiaient les villages sur leur route, mais si l'un d'eux était saisi à l'arrière, il était jeté vivant au milieu des flammes (2) ou même enterré vif. (3)

(1) Gabriel Froger. Les Cabrériens. Souvenirs de l'empire.

(2) M. de Naylies. (Mémoires.)

(3) Louis Bégos (Souvenirs des campagnes de).

Si un soldat fatigué, un blessé ou un maraudeur restait en arrière, il était infailliblement massacré.

Les arrière-gardes étaient sans cesse assaillies de coups de fusil, et lorsque la colonne voulait riposter, elle ne trouvait plus trace d'ennemi.

Les femmes mutilaient les cadavres et montraient un raffinement de cruauté indigne de leur sexe, — il arriva souvent que des colonnes trouvèrent sur leur route les cadavres de leurs avant-gardes pendus aux arbres, nus, défigurés.

A la Cabessa près Cadix un détachement de prisonniers est anéanti dans le village incendié par les habitants, l'exécution de ce drame a lieu en présence du clergé, croix et bannières en tête.

A Mançanarès en Andalousie une compagnie française prisonnière est casernée dans l'hôpital. Une populace furieuse armée de toutes les armes possibles attaque cette troupe fatiguée qui, écrasée par le nombre, succombe vaillamment. On comble des puits avec leurs cadavres. Le reste est hâché par les femmes et les enfants.

Une noble dame invitait à un dîner de famille quelques cavaliers d'un régiment de cuirassiers, et pour les empoisonner avec plus de sûreté, s'empoisonnait elle-même avec sa famille.

Le pain et les aliments de toute nature contenaient des poisons subtiles. Beaucoup mouraient de faim crainté de mourir par le poison.

L'arrivée d'un corps français était annoncée d'un village à un autre par des signaux télégraphiques faits depuis les arbres les plus élevés, et par des feux allumés sur les collines.

Les prisonniers étaient mis à mort, après avoir enduré les raffinements de la cruauté la plus brutale. On leur crevait les yeux, on leur mutilait les jambes et les bras, et ils étaient livrés ainsi aux regards d'une populace ivre de vengeance, qui les regardait mourir dans les convulsions du désespoir et de l'agonie. Point de pardon, pas de merci, pas de pitié. C'était la guerre à mort.

Au siège de Saragosse le général Verdier, ayant envoyé un parlementaire avec une sommation qui contenait ces mots : « *une capitulation*, » Palafox y répondit sur le champ par ces mots : « *guerra a cuchillo* » (guerre au couteau).

Le maréchal Augereau, en prenant le commandement de l'armée de Catalogne, fit précéder son arrivée par des proclamations où il exhortait les Espagnols à se soumettre au gouvernement de l'empereur, à l'exemple du reste de l'Europe. « Que toute l'Europe se soumette, » répondirent les Catalans, l'Europe n'est pas l'Espagne. »

Le général Alvarez répondit aux ouvertures, qui lui furent faites,

par ces mots : « Non par d'autres parlementaires que des boulets de canon. »

Si l'armée régulière, malgré le secours des Anglais, fut presque toujours battue et ne répondit pas au mot de Palafox et d'Alvarez, en revanche les guérillas tinrent continuellement l'armée française en haleine et battirent partiellement et à la longue ceux que l'armée régulière n'eût put vaincre en bataille rangée. Le roi Joseph n'eut pas un instant la paix dans son royaume pendant son malheureux règne.

Les guérillas, partisans irréguliers formés de paysans, d'artisans, de contrebandiers, de déserteurs de l'armée du roi Joseph, etc., furent les vrais défenseurs de l'Espagne. Ces bandes, fortes quelquefois de plusieurs mille hommes, armées de fusils, flanquées souvent de cavalerie, étaient réunies volontairement sous le commandement de chefs, qui, partis des derniers rangs du peuple, arrivèrent à des commandements supérieurs. C'était Mina, citoyen d'une petite bourgade de Navarre, le plus célèbre et le plus redouté de tous; Morillo, ancien sergent d'artillerie; Don Juan Martin, dit l'empecinado (l'empoissé), qui commanda un corps de 10,000 hommes de juin en octobre 1810 contre le général Hugo dans la nouvelle Castille; et el Pastor, el Medico, el Manco, Don Damasco, frère de l'empecinado, etc.

Les guérillas, appelés aussi Miquelets, dans la Catalogne et l'Aragon, et Serranos en Andalousie, tous gens du pays, montagnards et paysans, connaissant parfaitement les localités, les chemins, les sentiers détournés, avaient un avantage réel sur l'armée française. Libres dans leurs mouvements, faisant la guerre d'instinct, se recrutant et se dispersant selon les circonstances, passant d'une province dans une autre, ils furent la terreur des Français, — attaquant les convois de vivres et de bagages, les colonnes isolées, harcelant l'ennemi de coups de feu, puis disparaissant et se repliant dans la montagne pour reparaitre quelques lieues plus loin. Telle fut la guerre des guérillas.

Fidélité au roi, luttés héroïques, dévouement populaire, il n'y a que la guerre de Vendée qui fasse pendant à celle d'Espagne.

Embusqués aux passages des défilés, souvent les guérillas désignaient à haute voix la victime qu'ils voulaient atteindre; à l'officier! au sergent! criaient-ils, et le coup partait avec le mot, et frappait juste. (1)

Les guérillas étaient peu redoutables sur un champ de bataille, mais utilisés dans le sens de leur institution, c'était une force avec laquelle il fallait compter.

(1) Ed. Lapène. Relations de la conquête d'Andalousie en 1810 et 1811.

Les troupes le plus souvent opposées aux guérillas furent les voltigeurs nouvellement créés, et le bataillon de Neuchâtel.

Enfants d'un pays de montagne, eux aussi firent la guerre d'instinct sur ce sol espagnol, dont ils jugeaient facilement les avantages et les désavantages.

Los Pasidos! Los Amarillos! (les jaunes!) répété de colline en colline, était un cri de garde-à-vous, qui mit souvent en fuite les forces supérieures de Mina et de ses lieutenants, que le bataillon de Neuchâtel battit dans près de dix rencontres et auxquels il enleva toujours du butin et des prisonniers.

Ce bataillon pendant son séjour dans la Vieille-Castille, fut employé à maintenir les communications des provinces du nord les unes avec les autres; il accompagnait les convois de munitions et de bagages et protégeait la marche des transports postaux contre les coups de main de la montagne. Accompagnant toujours les régiments de la garde, il ne fut jamais mêlé aux 16,000 hommes de troupes fournies par la Suisse; il fut même rarement en rapport avec elles pendant tout le cours des campagnes de l'empire.

Les troupes neuchâteloises eurent leur part de gloire dans la guerre d'Espagne. L'empereur, qui connaissait tous les éléments de ses armées, avait su reconnaître le mérite particulier des soldats de Berthier, aussi les trouvons-nous toujours employés de 1810 à 1812, et cela en vertu d'ordres émanant directement de l'empereur. Nous trouvons à la date de Compiègne, le 5 avril 1810, une lettre de Napoléon à Berthier.

« Mon cousin,

« Le général Dorsenne a l'ordre de se rendre à Burgos pour prendre le commandement de ma garde qui est composée de la division Roguet. . . . Vous donnerez pour instructions au général Dorsenne qu'en cas que les Anglais marchent contre le duc de Rivoli, il est maître de marcher à son secours. . . . Vous joindrez à ma garde le bataillon de Neuchâtel et la compagnie des guides de l'armée, etc. »

Et le 29 mai de la même année, une lettre de l'empereur à Berthier, datée du Havre :

« . . . Déterminez la limite du commandement du général Dorsenne. Faites-lui connaître que mon intention est qu'il tienne toujours des troupes en mouvement pour réprimer les brigands (*sic*).

« Recommandez-lui de tenir mes vieux soldats en masse, afin de n'en perdre aucun par accident. . . . Les détachements peuvent se porter partout pour poursuivre impitoyablement les brigands et purger les confins de la Navarre et la province de Santander. »

On voit par les ordres ci-dessus à quoi fut employé le bataillon; il

n'eut à soutenir que des combats partiels et des escarmouches pendant cette première partie de l'année 1810; mais pendant que Augereau et Macdonald tenaient en respect la Catalogne qui n'avait jamais été soumise, et que Suchet soumettait l'Aragon dont il prenait les places de Lérida et de Tortose à la fin de l'année, une expédition plus importante et plus difficile s'opérait contre le Portugal sous le commandement du maréchal Masséna.

Lorsque le maréchal Ney, qui occupait la province de Salamanque, apprit la conquête de l'Andalousie par le roi Joseph, il se porta vers Ciudad-Rodrigo, vers la frontière du Portugal, et en commença le bombardement, mais le gouverneur ayant répondu aux propositions de se rendre, qu'il se défendrait jusqu'à la mort, le maréchal ne pouvant commencer le siège, se replia vers Salamanque.

Le général Junot qui était en Biscaye depuis le commencement de 1810, dirigea une partie de ses forces sur Valladolid, et l'autre dans le royaume de Léon sur Astorga qui capitula après quatorze jours de siège.

Masséna entra en campagne avec une armée formée des 2^{me}, 6^{me} et 8^{me} corps; il communiquait par sa gauche avec l'armée de Ney qui se préparait à marcher de nouveau sur Ciudad-Rodrigo. Junot observait depuis Salamanque l'armée Anglo-Portugaise de lord Wellington, forte de 30,000 Anglais et de 50,000 Portugais, qui ne voulait point sortir de ses lignes. Masséna, pensant le faire venir au secours de Ciudad-Rodrigo assiégée, investit cette place le 6 juin 1810. C'était un des dépôts militaires les plus importants de l'Espagne; la garnison était de 7,000 hommes; il y avait en plus une grande quantité de guérillas et de paysans bien armés.

L'artillerie fut sous les ordres de Ney; les deux pièces du bataillon de Neuchâtel en faisaient partie; la tranchée fut ouverte du 15 au 16 juin, et fut portée jusqu'aux faubourgs, où plusieurs couvents avaient été occupés par la garnison qui en avait fait des forteresses.

Le 25 juin on commença le bombardement de la ville; plusieurs quartiers s'écroulèrent et furent incendiés. — Pour faire brèche au corps de la place, Ney fit rapprocher les batteries sous le feu de l'ennemi, et il fut bientôt maître des faubourgs. Les sorties de la place furent repoussées plusieurs fois. L'artillerie espagnole, composée d'hommes qu'une guerre continue avait aguerris, faisait un mal énorme aux assiégeants, qui pour incommoder les canonnières et les troupes qui gardaient les embrasures, portèrent en avant du front d'attaque jusqu'au près de la contrescarpe plusieurs détachements qui creusèrent des trous où un homme se trouvait couvert jusqu'à la

tête ⁽¹⁾ ; des tirailleurs employés à ce service débarrassèrent les remparts d'un ennemi qui n'osait presque plus y paraître.

Le bataillon de Neuchâtel faisait partie des troupes du siège, en vertu des ordres de l'empereur. Il est à remarquer que pendant toute cette campagne il fut toujours employé, soit que, comme cela est à supposer, on usât sans réserve d'un corps qui devait toujours être maintenu au complet par la principauté de Neuchâtel, où la conscription n'était pas établie, soit que la réputation de *bons soldats, mais voleurs et pillards* que lui avait faite le rapport d'un général ⁽²⁾ à l'empereur, eût été la cause de sa présence dans toutes les affaires des provinces où il se trouvait.

Le bataillon Berthier fit partie des tirailleurs employés contre l'ennemi des remparts et des batteries avancées de Ciudad-Rodrigo.

L'incendie avait dévoré plusieurs quartiers ; un magasin de poudre avait sauté ; Ney fit alors cesser le bombardement et somma le gouverneur André Herasti de capituler ; il répondit au maréchal qu'il le priaient de continuer les opérations du siège.

Le feu recommença, pendant que Junot repoussait l'armée de Wellington jusque sous les murs d'Almeïda.

Le 9 juillet la brèche était faite et les troupes marchaient à l'assaut, quand un drapeau blanc hissé sur les remparts démantelés apprit aux assiégeants que la ville se rendait à discrétion. Le lendemain l'armée française y entra ; — la ville avait supporté vingt-cinq jours de tranchée ouverte.

Masséna lança une proclamation aux Portugais avant que de passer la frontière : « Les armées du grand Napoléon, leur disait-il, vont « entrer sur votre territoire en amis et non en vainqueurs. . . . Le « puissant souverain dont tant de peuples bénissent les lois va assurer « votre prospérité »

Mais le Portugal ne crut pas à l'amitié du puissant souverain de la France, ou n'en voulut pas.

L'armée anglo-portugaise s'était retirée dans Almeïda, et ne rendit la place qu'après une défense héroïque.

Wellington opéra alors sa retraite par la vallée du Mondego, en marchant sur la gauche de la rivière. Masséna le suivit, et prenant la rive droite, pensa arriver à Coimbre. Mais Wellington occupa Busaco où il prit position et tint ferme quelque temps ; mais débusqué de là par l'habileté et le talent militaire de Masséna, qui tourna la montagne à laquelle l'armée alliée s'appuyait, il repassa le Busaco

⁽¹⁾ A. Hugo. — France militaire.

⁽²⁾ Vraisemblablement Marula, général de division.

pendant que l'armée française entrait à Coimbre abandonnée qu'elle pilla honteusement, sans doute en vertu de l'amitié offerte aux Portugais.

Le bataillon de Neuchâtel était retourné dans la Vieille-Castille, et se trouvait à Burgos, d'où il fut mobilisé par un commandement de l'empereur, que nous trouvons notifié dans deux lettres qu'il adresse à Berthier depuis Fontainebleau le 28 septembre 1810 :

« Mon cousin ,

« Je vous ai fait connaître par mes deux lettres de ce soir la nouvelle destination que je donne au général Drouet , et l'intérêt que je porte à ce qu'il soit rendu le plus tôt possible de sa personne à Valladolid , afin de veiller sur les derrières de l'armée de Portugal..... Les cinq régiments qui formeront la division Claparède recevront l'ordre de se diriger sur Valladolid... Le bataillon de Neuchâtel se joindra à cette division.... Ce renfort rendra le général Drouet assez fort pour culbuter tous les corps espagnols qui viendraient à se présenter , pour garder fortement Ciudad-Rodrigo et Almeida, pour marcher au secours d'Astorga, etc.

« NAPOLÉON. »

« Fontainebleau , 28 septembre 1810.

« Mon cousin ,

« Mêmes ordres pour le général Drouet que dans la précédente lettre. — Se porter sans délai à Valladolid pour prendre le commandement du 9^{me} corps de l'armée d'Espagne, protéger Almeida , Ciudad-Rodrigo , Salamanque , Astorga..... En passant à Burgos , la première division se fera rejoindre par le bataillon de Neuchâtel et les deux pièces qu'a ce bataillon.

« Donnez ces ordres sur-le-champ.

« NAPOLÉON. »

(A suivre.)

QUESTION DU CHARGEMENT PAR LA CULASSE.

Nous avons publié, dans notre numéro du 15 juillet, le rapport sur le concours ouvert par l'Association nationale de tir anglaise pour un fusil se chargeant par la culasse, approprié au service militaire.

La même association vient de publier le programme d'un nouveau concours qui s'ouvrira le 23 novembre. Ce concours n'est pas limité aux fusils se chargeant par la culasse, c'est un concours annuel qui a pour but de déterminer, parmi tous les modèles présentés et qui doivent remplir certaines conditions générales, celui qui présente la plus grande précision absolue. Le comité de l'association doit faire exécuter 20 fusils exactement semblables au modèle primé, et le grand prix de la reine au tir national de 1867 devra être disputé exclusive-